

## LES PAVLOWITCH : UNE FAMILLE DE FONCTIONNAIRES SERBES ET YUGOSLAVES

STEVAN K. PAVLOWITCH  
(Southampton)

La chronique d'une famille qui a fourni trois générations de hauts fonctionnaires, de la veille de l'indépendance de la Serbie à la chute du Royaume de Yougoslavie, offre une coupe intéressante, à bien des égards caractéristique, à travers l'histoire de la Serbie moderne et de la « première » Yougoslavie. Ces Pavlovići (Павловићи, *Pavlovitch* en translittération phonétique française traditionnelle, puis *Pavlowitch*; *Pavlović* en translittération latine serbo-croate moderne) descendent d'un ancêtre venu du sanjak de Novi Pazar chercher refuge en Serbie autonome, dont le fils (Stevan Pavlović ou SP I, mort en 1845) s'embourgeoise dans le commerce, et dont le petit-fils (Kosta Pavlović ou KP I, 1842–1904) devient préfet. Le fils de KP I (Stevan Pavlović ou SP II, 1878–1970) et son petit-fils (Kosta Pavlović ou KP II, 1905–1988) seront diplomates au service de la Serbie puis de la Yougoslavie. Le dernier part en exil en 1941 avec le roi Pierre II et le gouvernement royal. Il choisit de rester en exil après la prise de pouvoir par le Parti communiste. Le premier s'étant embourgeoisé par le commerce, les autres ont continué le processus d'alliance entre les hauts échelons de la fonction publique et l'élite commerciale et financière. Fonctionnaires loyaux, ils n'ont pas participé directement à la vie politique, mais ils n'en ont pas moins subi les conséquences (favoritisme du Parti radical, autoritarisme soupçonneux du roi Alexandre, mainmise sur l'Etat du Parti communiste), qui mirent fin à leur carrière, à l'âge de 54, 50 et 40 ans respectivement.

### Les premiers Pavlović

La tradition familiale, renforcée par les recherches effectuées par Stevan K. Pavlović – SP II, dit que ces *Pavlovići* descendent d'un certain Ćiro (diminutif de Ćirilo) de Sjenica près de Novi Pazar, dont les fils sont venus chercher refuge en Serbie insurgée en 1817 à la suite d'un meurtre lié à une histoire de femme. Le fils d'un seigneur musulman du voisinage s'étant entiché de leur sœur, serait venu avec ses gens pour enlever la jeune fille. Une rixe s'ensuivit au cours de laquelle le fils du seigneur fut tué, après quoi les fils et la fille de Ćiro durent prendre la fuite. Le deuxième fils, Pavle dit Ćirović, s'établit en Serbie comme négociant, ses frères et sa sœur n'ayant pas laissé de trace.

Pavle Ćirović eut un fils Stevan dit Pavlović (SP I) qui s'établit à Kragujevac, deuxième ville de la principauté autonome de Serbie et résidence préférée de son prince, Miloš Obrenović. Miloš s'y sentait mieux qu'à Belgrade, car il y était loin du vizir, représentant le pouvoir suzerain et militaire du Sultan, loin des consuls étrangers et loin de son épouse, la princesse Ljubica. Il entretenait à Kragujevac

l'équivalent d'un harem. SP I travailla d'abord pour d'autres commerçants de la ville avant d'épouser la fille de l'un d'eux et de s'établir à son compte. L'histoire familiale veut aussi que Miloš, passant un jour dans la rue en compagnie du futur beau-père de SP I, un marchand nommé Djordjević, remarqua sa jeune et jolie fille Savka, et demanda qui elle était. Djordjević lui dit que c'était sa fille et, pour couper court à la convoitise princière, s'empressa d'ajouter qu'il venait de la fiancer. Le prince pouvant très vite découvrir le mensonge, Djordjević anticipa le désir qu'il avait deviné chez SP I et se hâta de fiancer puis de marier Savka au jeune Pavlović. Ils eurent trois fils et une fille, vécurent à Kragujevac et y moururent, Stevan en 1845, Savka en 1860. SP I figure dans la liste des notables imposables en 1841.

De leurs quatre enfants, la famille n'a retenu que Kosta St. Pavlović (KP I), les autres étant morts en bas âge. Né et scolarisé à Kragujevac, diplômé du « Lycée » de la ville en 1863, juste avant que cette institution ne soit transférée à Belgrade pour y devenir la « Grande Ecole », KP I entra dans le service administratif et policier comme stagiaire (*praktikant*). Il était secrétaire de sous-préfecture à Loznica lorsqu'en 1867 il épousa Anka, fille du préfet du département de Šabac, Mića Aćimović. Aćimović descendait par sa mère du voïvode Ostoja Spuž, compagnon de Karageorges, ce qui, dans la Serbie de l'époque, était une ascendance illustre. Il avait organisé et dirigé la manufacture d'Etat de poudre et de munitions à Struganik. Il avait aussi été aide de camp du prince régnant Alexandre Karadjordjević qui avait apprécié ses services. A tel point qu'à l'occasion de la naissance de son premier fils, le futur roi Pierre Ier de Serbie, en 1844, le prince avait fait don à Aćimović, qui venait de lui annoncer l'heureuse nouvelle, de sa propre bague de mariage. Aćimović donna ensuite cette bague à son gendre. Bien que proche d'Alexandre Karadjordjević, il fut aussi estimé par le prince Michel Obrenović qui, dès son retour au trône en 1860, le nomma préfet de Šabac avec le rang de « chevalier-colonel » (suivant la table officielle de l'époque). Aćimović fut mis à la retraite après l'assassinat du prince Michel en 1868; il mourut à Šabac en 1870, à l'âge de 52 ans.

Anka, sa fille, née à Struganik en 1847, à l'époque où son père y dirigeait la « Poudrière », n'a pas vingt ans lorsque son père lui annonce qu'il vient de la « donner » à KP I. De la fenêtre, elle peut entrevoir – de dos – son fiancé qui sort de leur maison. Pendant une dizaine d'années KP I va et vient au gré de sa carrière – fonctionnaire à l'administration centrale à Belgrade, sous-préfet à Šabac, Negotin, Knjaževac et Kragujevac. Pendant peu de temps, à la veille de la guerre avec l'Empire Ottoman en 1876, il est administrateur du Palais du prince Milan Obrenović. Pendant la guerre il est promu préfet de Knjaževac. Après les acquisitions territoriales du Traité de Berlin, il est nommé préfet du nouveau département de Niš où son portrait se trouve encore à l'ancienne préfecture. Il poursuit à Niš une politique d'assainissement, d'hygiène, d'ordre public, de nettoyage radical. Ses arrêtés de février 1878 introduisent l'éclairage nocturne des rues, ferment cafés et auberges à 9 heures du soir, interdisent le tapage nocturne et la mendicité.

L'administration serbe se sent investie d'une mission civilisatrice, celle d'introduire un ordre européen, d'établir une culture civique et de moderniser. Elle élargit les rues, elle aligne les bâtiments, ce qui nécessite d'abattre des vieilles maisons et des mosquées, bien qu'un arrêté préfectoral du 21 février 1878 interdise d'occuper ou d'endommager les biens abandonnés par des musulmans ayant quitté la ville.

Les rapports du vice-consul de Grande-Bretagne pour 1879 donnent une interprétation différente, mais pas nécessairement contradictoire, de ces mesures. Le vice-consul Augustus Baker regrette l'administration ottomane. De nombreuses maisons de musulmans ayant quitté la ville sont finalement vendues à bas prix et démolies. Baker comprend qu'il faille pendant un certain temps laisser libre cours au désir de rendre la pareille aux Turcs pour les destructions commises par les troupes ottomanes en Serbie en 1876, d'autant plus que des bandes de pillards albanais continuent de traverser la frontière. Il rapporte que le gouvernement de Belgrade a fait remplacer le premier administrateur provisoire, jugé trop arbitraire, par KP I qu'il trouve «*more benign*». A la fin de 1879 il n'en est pas moins content d'annoncer au ministre-résident de Grande-Bretagne à Belgrade «*the removal of the prefect, Kosta S. Pavlovitch [...] Although he has not been guilty of arbitrary arrests and illegal corporal punishment [comme son prédécesseur], he has resorted to arbitrary and illegal measures for enriching himself at the expense of the Turkish inhabitants* ».

Nommé à la préfecture du département de Valjevo, KP I y reste jusqu'en 1887, lorsque les radicaux au pouvoir le mettent à la retraite. Les radicaux voulaient que tous les hauts fonctionnaires fussent diplômés de faculté, ce qui était aussi une façon de se débarrasser de ces anciens qui étaient dévoués aux libéraux. Les libéraux, quant à eux, voulaient garder ces grands commis de l'Etat qui avaient acquis une expérience solide et qui leur étaient proches. KP I est ainsi réactivé et remis à la retraite plusieurs fois au gré des changements de gouvernement. Il se retrouve même à deux reprises préfet à Šabac, d'où il est définitivement mis à la retraite par les radicaux en 1896, à l'âge de 54 ans.

A Niš, KP I s'était lié avec l'évêque Victor (Čolaković). Né en Roumélie, moine à Hilandar au Mont-Athos, le père Victor avait été envoyé par son monastère administrer le *metohi* de Niš, avant d'être nommé métropolite du diocèse de Niš par l'Exarchat bulgare. Le gouvernement serbe ayant obtenu du Patriarcat œcuménique la reconnaissance de l'autocéphalie de l'Eglise de Serbie, Victor, d'évêque bulgare schismatique qu'il était, passa à l'Eglise reconnue de Serbie et conserva son poste. En 1881, lorsque le roi Milan et son gouvernement révoquèrent le métropolite Michel, archevêque de Belgrade et primat de Serbie, trois évêques, dont Victor de Niš, refusèrent de participer au nouveau concile constitué avec l'aide du métropolite de Sremski Karlovci en Hongrie pour élire un nouveau primat. Ils furent finalement destitués à leur tour, avec ordre de se retirer dans des monastères. KP I, qui désapprouvait le processus utilisé par le roi Milan, obtint que l'ancien évêque de Niš pût se retirer dans la maison qu'il venait de se faire construire à Belgrade. L'évêque Victor y vécut dans une pièce jusqu'à sa mort

en 1888. Le vice-consul Baker écrivait de Niš à la fin de 1879: « *He [KP I] arrived poor and left rich* ». Nous n'avons pas trouvé de trace de transactions immobilières effectuées à Niš par KP I. Sa richesse en 1882, lorsqu'il fit construire sa maison, rue Gospodar-Jevrem, n'était que relative. Le terrain avait été acquis de la préfecture de la ville de Belgrade en décembre 1881, aux enchères, par sa femme Anka, de sa dot, pour 4.835 dinars, moitié comptant et moitié sur hypothèque. La maison – de 19,7 m de façade sur rue avec un jardin de 20 × 30 m – comprenait cinq pièces avec antichambre, cuisine, espaces annexes et souterrain.

Kosta et Anka s'installèrent dans leur maison en 1882. De leurs sept enfants, Stevan (SP II), le cinquième, fut le seul à survivre. Né à Kragujevac en décembre 1877/ janvier 1878, il se souvenait d'une enfance triste et austère, ponctuée de deuils. A table, personne ne parlait à moins que KP I ne lui adressât la parole. Sévère en famille, le père Kosta était sociable en compagnie d'amis et d'invités; sa sévérité fut atténuée avec l'âge. Retiré de la vie active, il fut président du comité belgradois du Parti libéral. Sa retraite belgradoise devait être interrompue par les quatre années qu'il passa à Paris de 1897 à 1901, lorsqu'avec sa femme il y accompagna Stevan, désormais leur enfant unique depuis la mort en 1893 de leur fille Leposava, âgée de 12 ans.

### Stevan le Parisien

Ayant obtenu son baccalauréat à Belgrade, SP II partit pour la France avec ses parents en septembre 1897, pour s'inscrire à la Faculté de droit de Paris. La maison de Belgrade louée au ministre de Russie, ils prirent un appartement à Paris dans le V<sup>e</sup> arrondissement, dans un immeuble de la rue Claude-Bernard. Anka Pavlović abandonna le costume des dames de la ville appelé « costume serbe » (*srpska nošnja*), avec son boléro à larges manches et son foulard de soie blanche croisé sur la poitrine, pour s'habiller « à l'européenne »: elle tâcha aussi de se mettre au français. Ils étaient venus à Paris avec un couple de domestiques qu'il fallut rapidement rapatrier, car ils ne pouvaient s'adapter. L'ascenseur en particulier – cette pièce qui montait et descendait mystérieusement dans la cage de l'escalier – leur faisait peur. Lorsque Stevan obtint sa licence en droit, ses parents rentrèrent à Belgrade en août 1901. SP II resta à Paris pour continuer ses études de droit en vue d'obtenir le doctorat.

L'appartement des Pavlović de 1897 à 1901 était le seul foyer serbe à Paris. On y recevait les compatriotes, et surtout les camarades de Stevan. Parmi ses derniers, il y avait de futurs parlementaires, chefs de parti et ministres – Kosta Kumanudi, Vojislav Marinković, Momčilo Ninčić, de futurs diplomates comme le poète Milan Rakić et Jovan Marković. On y trouvait aussi l'historien Grgur Jakšić (Grégoire Yakchitch), qui était arrivé à Paris en 1898 à l'âge de 27 ans, envoyé aux frais de l'Etat pour étudier les archives diplomatiques du Quai d'Orsay. Il obtiendra à Paris un doctorat ès lettres en histoire, et ses thèses y seront publiées en français en 1907. Avec des subventions pour continuer à travailler dans les archives, des

congé de maladie, des subsides pour publier dans la presse française des articles sur la Serbie, le soutien du diplomate « secret » russe Georges de Wesselitzky-Bojidarovitch, et avec ce qu'il gagnait en pariant aux courses, Jakšić réussit à passer 23 ans à Paris. Il ne rentra à Belgrade qu'en 1921, pour y occuper la chaire d'histoire diplomatique à la Faculté de droit.

Un autre « Parisien » était le sculpteur Djoka Jovanović, qui depuis 1887 partageait son temps entre Munich (où il avait une famille) et Paris (où il avait son atelier ainsi qu'une autre liaison). Bien que son aîné de seize ans, Jovanović (né en 1861) devient l'un des meilleurs amis de SP II. Ils partagent le goût de la bicyclette et du vélocipède; ils font ensemble de grandes randonnées, qui semblent sortir du film de Truffaut, *Jules et Jim*. Grand sportif, Jovanović entraîne son jeune ami à faire Paris-Belgrade en bicyclette, mais Stevan doit abandonner au bout de deux jours et rentrer à Paris en chemin de fer. Il voyage, il fait de la photographie, il joue du violon, il traduit des œuvres littéraires françaises en serbe, il écrit des poèmes qu'il publie dans des journaux et des revues de Belgrade et de Dubrovnik.

Ses goûts littéraires l'amènent à se lier aussi avec le poète (et futur ambassadeur) Jovan Dučić, qui l'encourage à écrire. Originaire d'Herzégovine, Dučić a dû naître vers 1869; il cache son âge, car il est plus âgé qu'il ne veut paraître. Instituteur sous l'administration austro-hongroise, il obtient en 1896 du gouvernement serbe une bourse pour des études universitaires à Genève. Venu à Paris de Genève en décembre 1899, il se lie avec Stevan Pavlović, Jakšić et Vjekoslav Jelavić, un Croate de Bosnie qui fait son droit et l'Ecole libre des sciences politiques. Ce dernier sera après la guerre secrétaire de la Chambre de commerce de Sarajevo et consul honoraire de Belgique. Les étudiants se retrouvent dans certains cafés du Quartier Latin. Lorsqu'ils en ont les moyens, c'est-à-dire lorsqu'ils ont touché le montant de leur bourse ou de leur allocation parentale, ils se hasardent à la terrasse du Balzar, dont la brasserie est fréquentée par leurs professeurs. Mais c'est dans un petit restaurant du boulevard Saint-Michel où il retrouve souvent Jakšić et Jelavić, que SP II fait la connaissance de Dučić. Il nous a laissé une photographie de Dučić, prise au Jardin du Luxembourg devant la statue de Delacroix en début de 1902.

Pavlović, Jakšić et Jelavić sont les témoins des aventures (et des mésaventures) amoureuses de Dučić, à qui ils jouent des tours de potache. Après une plaisanterie particulièrement humiliante, Dučić retourne à Genève pour y obtenir enfin sa licence en sciences politiques en 1906. Quant à Stevan, il ne termine pas son doctorat et rentre doucement à Belgrade, par la Suisse et l'Italie, en août 1903, après six années passées à Paris. Son père, qui était souffrant, meurt en avril 1904, à l'âge de 63 ans. Anka, sa mère, ne meurt qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, en mars 1939 à l'âge de 92 ans.

De retour à Belgrade, SP II voudrait entrer au ministère des Affaires étrangères, mais les postes prévus par le budget étant tous occupés, il doit se rabattre sur le ministère des Finances, où il est nommé dès le mois d'août percepteur de V<sup>e</sup> classe à l'administration des contributions. C'est là qu'il rencontre le commerçant Veljko Nikolić, venu réclamer le remboursement d'impôts payés (irrégulièrement, selon

lui) sur le capital mis à la Caisse des Dépôts pour ses trois petites-filles mineures et orphelines de père (Dobroslav Tešić, décédé en 1889) dont il est le tuteur. Stevan le conseille, et Nikolić parvient à se faire rembourser. Cette rencontre mène au mariage de SP II avec la deuxième des petites-filles de Nikolić, Ljubica (1885–1979), en mai 1904, à Belgrade. Après moins d'un an aux Finances, il passe aux Affaires étrangères – dont le ministre est alors Nikola Pašić. Le 29 juin v.s, il est nommé attaché de III<sup>e</sup> classe, au Département politique, qui n'est composé à l'époque que de trois fonctionnaires – un chef, un attaché et un « diurniste », littéralement employé à la journée. Il y passe trois ans, promu attaché de II<sup>e</sup> puis de I<sup>e</sup> classe, avant d'être envoyé comme vice-consul au consulat général de Salonique. Il a fait construire à Belgrade, avec la dot de son épouse et un emprunt à la Caisse des Dépôts, une maison de rapport à étage, rue Gospodar-Jovan. Sa mère occupe le rez-de-chaussée de leur maison de la rue Gospodar-Jevrem, dont une partie est alors louée.

Stevan passe 18 mois à Salonique, de juin 1906 à décembre 1908. Le consulat général de Serbie y est un poste important, dans une grande ville sensible, la métropole de la Macédoine ottomane où se croisent les influences et les actions rivales des nationalismes balkaniques. Le personnel, sous le consul général, comprend deux vice-consuls et un « diurniste ». SP II y retrouve comme collègue son ancien camarade de Paris, le poète Milan Rakić. Il est à Salonique au moment de la « révolution » des Jeunes Turcs à Constantinople en 1908 et de la restauration de la constitution ottomane de 1876. Le nouveau régime est d'abord bien accueilli par la population des provinces européennes. De nombreux « voïvodes » et « capitaines » de comitadjis et de tchetniks viennent dans les chefs-lieux administratifs remettre solennellement leurs armes, pour formaliser leur renoncement à l'action directe et violente. Il s'agit le plus souvent d'un acte symbolique, mais qui n'en contribue pas moins à faire baisser la tension. Beaucoup de ces guérilleros viennent poser, armés jusqu'aux dents, chez des photographes, se faire tirer le portrait martial avant de déposer leurs armes. SP II le photographe amateur est envoyé à Usküb (Skopje) où de nombreux voïvodes serbes viennent remettre une partie de leur arsenal. Il en rapporte un portefeuille de photographies. En cette année 1908, il est aussi envoyé au Mont Athos en visite d'inspection au monastère serbe de Hilandar. Il est alors rappelé à Belgrade et promu secrétaire de V<sup>e</sup> classe pour être nommé à la légation de Paris. En attendant de repartir pour la France, il est employé au Maréchalat du Palais qui l'envoie à Saint-Petersbourg porter les insignes de grand cordon de l'Aigle Blanche dont le roi Pierre a décoré l'empereur Nicolas II. Il en revient avec l'Ordre russe de Sainte Anne IV<sup>e</sup> classe.

En décembre 1908, Stevan revient donc à Paris après une absence de cinq ans. Il n'est plus étudiant, poète, sportif et musicien, mais diplomate trentenaire, avec jeune femme et deux petits enfants (Kosta né en 1905 – KP II – et Leposava dite Bella née en 1906). Depuis 1904 le ministre de Serbie à Paris (accrédité aussi à Bruxelles) est Milenko Vesnić, qui a été journaliste, professeur de droit, député et ministre radical. Il a même été emprisonné pour outrage au roi Milan. A Paris, il a rencontré et épousé une riche Américaine, dont il adopte la fille d'un précédent mariage.

(Elle épousera plus tard le banquier roumain Aristide Blank.) Ce mariage permet à Vesnić de recevoir à Paris comme un ambassadeur. Il y restera pendant 17 ans, avec deux entractes de quelques mois chacun lorsqu'il rentre à Belgrade pour y être ministre des Affaires étrangères et même président du Conseil des Ministres en 1920. La légation de Serbie, rue Léonce-Reynaud dans le XVI<sup>e</sup>, comprend, outre le ministre Vesnić et le secrétaire Pavlović, un attaché et le « diurniste » de chancellerie.

A Paris vivent des Karadjordjević qui se piquent d'être la branche aînée – la princesse Sarka et son fils Aleksa (Alexis; son autre fils, Božidar, l'artiste Bojidar Karageorgévitch est mort juste avant l'arrivée des Pavlović à Paris). Sarka est la veuve de Djordje Karadjordjević, fils du fils aîné de Karageorges (Aleksa, décédé en Bessarabie en 1830). Elle est aussi la fille de Miša Anastasijević, grand brasseur d'affaires, armateur danubien, exportateur concessionnaire du sel de Valachie, banquier, millionnaire balkanique, qui vécut à Bucarest et sur ses terres de Valachie de 1863 jusqu'à sa mort en 1885. Les rapports de ces Karadjordjević avec la cour de Belgrade sont corrects pour la forme, mais on ne s'apprécie pas de part et d'autre. L'héritage d'Anastasijević ayant été en grande partie dépensé, la situation financière des princes parisiens est précaire. Vesnić, qui entretient avec eux des rapports cordiaux, est arrivé à persuader le roi Pierre de leur accorder une pension. C'est chez les Vesnić que Sarka et son fils Aleksa font la connaissance du nouveau secrétaire Pavlović et de sa femme. Ils vont se lier d'amitié avec le jeune couple. Aux enfants Pavlović, Sarka apparaît comme une image sortie d'un vieux livre. Vêtue de noir, avec des bijoux noirs, coiffée d'une toque noire soutenant un voile qui lui descend jusqu'à mis-dos, c'est à peine si l'âge a tempéré sa vivacité. Les Pavlović habitent un troisième étage sans ascenseur; une fois qu'elle leur rend visite, elle imagine de se faire porter par son cocher plutôt que de gravir l'escalier. A la famille ébahie, elle dit en serbe, riant aux éclats: « Celui-là qui me porte n'est bon qu'à étriller les chevaux et à monter la vieille! » Et le spectacle se renouvellera – le cocher portant la vieille dans ses bras, la princesse Karadjordjević tout en noir, comme Madame Armfeld tout de blanc dans le film de Bergman, *Les sourires d'une nuit d'été*.

Lorsque le roi Pierre vient en visite officielle à Paris en novembre 1911, c'est à la gare du Bois-de-Boulogne du chemin de fer de ceinture qu'il descend de train, et par l'avenue du Bois qu'il fait son entrée dans la capitale en compagnie du président Fallières. Sarka a convié les Pavlović à voir le cortège de ses fenêtres. Elle maugrée: « Et dire que sans cet usurpateur, c'est mon fils que la foule acclamerait! » Le roi Pierre était avare de décorations. Ayant conféré des grands cordons au président de la République, au président du Conseil des ministres et au ministre des Affaires étrangères, il refuse de donner le cordon de Saint Sava au président du Conseil municipal de Paris. Il ne veut lui donner que la III<sup>e</sup> classe – comme aux maires des plus grandes villes de Serbie. Vesnić s'en plaint à Pavlović, qui se charge de convaincre le roi. Il le fait en lui disant que Vesnić voulait donner le cordon de l'Aigle Blanche (un ordre supérieur) au « maire » de Paris. Or SP II trouve, comme le souverain, que c'est exagéré, et que son ministre a le cœur sur la main lorsqu'il

s'agit d'honorer des personnalités étrangères. « Que conseilles-tu donc? » demande le roi; « Le cordon de Saint Sava suffit », et le roi de signer.

SP II demeure comme chargé d'affaires pendant les absences de Vesnić, et c'est à ce titre qu'il prend part aux négociations concernant les emprunts et les chemins de fer. Il traite aussi de la délimitation de la frontière serbo-bulgare après la deuxième Guerre balkanique. Une autre tâche, encore plus délicate, lui avait été confiée – d'organiser le traitement psychiatrique du prince Georges qui, avant et après avoir renoncé à ses droits d'héritier en mars 1909, venait à Paris pour se changer les idées et pour se soigner, mais où il lui arrivait aussi de faire des esclandres. Après une période de traitement en clinique, le prince vint à la légation et, faisant irruption dans le bureau de Pavlović, le menaça avec un revolver avant d'être désarmé. Ils ne s'en tinrent pas rigueur par la suite. SP II semble avoir réussi à gagner l'estime aussi bien du roi Pierre I que de son fils Georges et de leurs cousins parisiens.

### **La Grande Guerre, la Yougoslavie, Bucarest**

En février 1914, promu secrétaire de 1<sup>ère</sup> classe, il est nommé chef de la section administrative du ministère à Belgrade, mais à peine rentré, en avril, il est passé chef du protocole. SP II revient avec son fils Kosta, âgé de 14 ans, élève au lycée Janson-de-Sailly de Paris, afin que le garçon puisse s'intégrer en cours d'année scolaire à la classe correspondante du lycée belgradois. Sa femme et leur fille restent en France pour que Bella puisse faire encore un été de cure prévue à Berck-Plage. A la veille de la Grande Guerre, SP II est chargé d'accueillir à Salonique et d'accompagner les généraux français Gérald Pau et britannique Sir Arthur Paget, venus pour tâcher de convaincre Pašić à faire des cessions territoriales en Macédoine pour amener la Bulgarie à se ranger du côté de l'Entente. En juillet, après l'assassinat de Sarajevo, il doit organiser les funérailles du ministre de Russie, Nikolaï Hartvig, mort subitement en poste à Belgrade. Le 25 juillet, l'Autriche-Hongrie rompt les relations diplomatiques avec la Serbie. Le gouvernement serbe et le corps diplomatique quittent la capitale pour Niš. SP II et son fils en font de même. C'est à Niš que le gouvernement reçoit, par télégramme, la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie. Les Allemands ayant coupé les communications entre Paris et Calais, Mme Pavlović et sa fille traversent la Manche pour se rendre à Londres. Afin de retrouver SP II, elles se joignent à la mission médicale organisée par Lady Paget, la femme du ministre de Grande-Bretagne en Serbie, et partent ainsi par mer pour Salonique, d'où elles prennent le train pour Niš. Après l'offensive de 1915 et l'invasion de la Serbie par les armées austro-hongroises, allemandes et bulgares, le gouvernement et le commandement serbes décident en novembre de se retirer à travers l'Albanie vers la côte adriatique. SP II, en tant que chef du protocole, accompagne le corps diplomatique et les archives, par une voie détournée et par étapes, de Niš à Salonique, en passant par Prizren, Debar, Ohrid et Skopje. Sa femme et ses enfants ont pu prendre le dernier train régulier pour Salonique.

Le gouvernement, désormais hors de Serbie et en attente d'un lieu d'asile, se déleste sans état d'âme de tous les fonctionnaires en exil qui ne lui sont pas immédiatement nécessaires. Ayant amené les diplomates étrangers et les archives à bon port, Pavlović est mis en disponibilité, avec trois mois d'appointements et la liberté de résider où il veut. Avec femme et deux enfants à charge, il se trouve immédiatement du travail auprès des Royal Engineers par le truchement de l'officier chargé d'organiser la main d'œuvre pour l'aménagement de routes pour l'armée britannique. Pavlović lui sert d'intermédiaire pour l'embauche d'ouvriers qualifiés et de contremaîtres parmi les réfugiés serbes. Dans le civil, cet officier est ingénieur des ponts et chaussées et industriel. De retour en Angleterre et aux affaires, il se fera recommander au ministre de Serbie à Londres. En décembre 1915, Pavlović obtient de se faire embarquer avec sa famille sur un croiseur auxiliaire français qui repart pour Toulon après avoir débarqué des soldats à Salonique. Ils sont de retour à Paris en janvier 1916, alors que le gouvernement serbe en exil est tout juste arrivé à Corfou. Ils y retrouvent connaissances et amis; on leur cède un appartement. Encore une fois, SP II ne perd pas son temps, et se fait employer par la direction des chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée à la Gare de Lyon. C'est de là qu'il descend un jour de mars pour saluer Pašić, venu de Corfou à Paris. Le croyant à la légation, le président du Conseil charge SP II d'une commission pour Vesnić. Surpris d'apprendre qu'il n'est plus son fonctionnaire depuis cinq mois, Pašić le réintègre immédiatement comme « second » à la légation de Paris.

De 1916 à 1920, SP II passe encore presque cinq ans à Paris avec sa famille. C'est dans un appartement rue de l'Université, VII<sup>e</sup>, près de la Tour Eiffel, où, toute la famille étant enfin réunie, que naît un troisième enfant en 1917, le deuxième fils Dobroslav dit Bojko. Le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, proclamé à Belgrade le 1<sup>er</sup> décembre 1918, n'est reconnu que petit à petit – en premier par la Norvège le 26 janvier 1919, puis par la Grèce et les Etats-Unis en février, avant que les autres gouvernements ne suivent. Il envoie sa délégation à la Conférence de la Paix qui s'ouvre à Paris. Dès janvier 1919, elle s'installe à l'hôtel Beau-Site, rue de Presbourg, et se met au travail. Stevan Pavlović, nommé chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères du gouvernement unifié serbe-croate-slovène – du premier ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, le Croate Ante Trumbić, qui est un des plénipotentiaires à la Conférence – est promu conseiller de II<sup>e</sup> puis de I<sup>re</sup> classe. La délégation se nomme démonstrativement, dès le début, « Délégalion du Royaume des Serbes, Croates et Croates », même si tous les services de la conférence ne l'appellent que « Délégalion de Serbie » jusqu'à la fin de mai 1919. Ce n'est qu'alors que le secrétariat général passe enfin à « Délégalion du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes », dont on a besoin pour la signature du traité de paix avec l'Allemagne qui aura lieu le 28 juin. La reconnaissance officielle du nouvel Etat par le Royaume-Uni et par la France n'a lieu que le 1<sup>er</sup> et 6 juin 1919 respectivement. SP II insiste dès le début pour répondre au téléphone – « C'est le chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères du

Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ». Son ministre, le Croate Trumbić, plus pragmatique, lui dit de ne pas semer la confusion par de la sémantique.

La délégation comprend les plénipotentiaires suivants: Pašić, alors ancien président du Conseil (c'est Stojan Protić qui préside à Belgrade le premier gouvernement yougoslave; Pašić ne reprendra les rênes du gouvernement qu'en 1921); Trumbić; Vesnić, toujours ministre de *Serbie* à Paris; et le Slovène Ivan Žolger, professeur de droit, ancien ministre sans portefeuille du dernier gouvernement impérial à Vienne. Les secrétaires généraux sont le Slovène Bogumil Vošnjak et le Serbe Jovan Marković que Pavlović a connu lorsqu'ils étaient tous étudiants à Paris. SP II est à la tête du secrétariat administratif avec une équipe de jeunes fonctionnaires des Affaires étrangères, dont Aleksandar Cincar-Marković, futur ministre des Affaires étrangères du prince Paul et signataire du protocole d'adhésion au Pacte tripartite le 25 mars 1941. Il retrouve d'anciens camarades et amis des années étudiantes de Paris, parmi les experts et conseillers techniques de la délégation – dont Vjekoslav Jelavić, de la section économique et financière, et l'historien Jakšić, qui n'a toujours pas quitté Paris. SP II est présent à la signature de tous les traités de paix – celui de Versailles avec l'Allemagne qui nécessite la reconnaissance généralisée du Royaume SCS; de Saint-Germain avec l'Autriche le 10 septembre; de Neuilly avec la Bulgarie le 27 novembre; de Trianon (au Grand Trianon à Versailles) avec la Hongrie le juin 1920; de Sèvres (à la Manufacture nationale) avec la Turquie le 5 août 1920. De juillet à novembre, il accompagne Trumbić dans ses déplacements à Londres, à Spa pour la conférence des réparations, à San Remo pour la préparation du traité turc, à Rapallo pour la délimitation des frontières entre le Royaume SCS et l'Italie.

En novembre 1920, il met fin à sa vie parisienne, commencée 23 ans auparavant. Il a été nommé chargé d'affaires à Bucarest avec mission d'acquérir une nouvelle légation pour le nouvel Etat yougoslave et, plus généralement, de préparer le terrain pour le renouveau de solides relations entre les deux « nouveaux » Etats voisins, avant l'envoi d'un nouveau chef de mission permanent. Il dirige la légation jusqu'en février 1921, mais demeure conseiller de légation après l'arrivée du ministre Boško Čolak-Antić jusqu'au début de 1927. Il acquiert l'immeuble de la légation (par la suite l'ambassade de Yougoslavie, puis l'ambassade de Serbie actuelle) dans la calea Dorobanților. D'octobre 1921 à janvier 1923, il côtoie à la légation un nouveau vice-consul de 29 ans, Ivo Andrić, le futur Prix Nobel de Littérature qui s'est déjà fait un nom dans le monde des lettres. Invitée à la Cour, Laposava, sa fille (née en 1906), se lie avec les filles du roi Ferdinand et de la reine Marie de Roumanie, la princesse Marie (dite Mignon; future reine de Yougoslavie), de six ans son aînée, mais encore plus la princesse (future archiduchesse) Ileana, de trois ans sa cadette. Laposava-Bella sera peintre, traductrice et universitaire. En attendant, à Bucarest elle est scolarisée avec son jeune frère Dobroslav (qui sera architecte, conservateur des monuments historiques et universitaire) à l'école française de la piața Lahovary, elle passe son baccalauréat français à Montpellier, elle suit les cours de l'historien Iorga, et travaille dans l'atelier du peintre Steriadi,

avant de continuer à Belgrade des études à l'université et à l'École des Beaux-Arts. En février 1922, SP II est appelé à Belgrade pour s'occuper des fiançailles, puis du mariage du roi Alexandre avec la princesse Marie de Roumanie célébré en juin. En octobre, il assiste aux fêtes du couronnement du roi Ferdinand et de la reine Marie. Sa mission « provisoire » prend fin au bout de sept ans; en février 1927, Stevan Pavlović est nommé consul général à Berlin. C'est à cette époque que s'effectue une mutation bizarre dans la transcription de son nom de famille en caractères latins, à l'usage de l'étranger. Ce nom, depuis que les rapports consulaires avaient fait mention de KP I le préfet, avait été transcrit comme *Pavlovitch*. A la fin de son séjour à Bucarest, sans doute à l'annonce de sa nomination à Berlin, quelqu'un s' imagine de vouloir germaniser *Pavlovitch* en *Pawlowitsch* et n'y parvient pas. Il s'ensuit l'hybride *Pawlowitch* qui reste, qui « colle » même, car il distingue ces Pavlović de tous les autres qui portent le même patronyme.

### Du haut de la hiérarchie à la retraite exigée

SP II n'a pas le temps d'apprendre l'allemand ni de se faire faire des cartes de visite avec transcription phonétique allemande correcte, qu'au bout de deux mois, il est nommé secrétaire général (*ministar-pomoćnik*, ministre-adjoint) du ministère des Affaires étrangères à Belgrade. Vojislav Marinković en détient le portefeuille dans le nouveau gouvernement de Velja Vukićević formé le 17 avril 1927. Il veut auprès de lui un collaborateur de confiance, et fait appel à son ami de jeunesse Pavlović. De retour à Belgrade, SP II s'occupe de faire ajouter un étage et une mansarde à la maison familiale de la rue Gospodar-Jevrem. En juillet 1927, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, il fait partie de la représentation yougoslave aux funérailles du roi Ferdinand de Roumanie, beau-père du roi Alexandre. Il participe à la rédaction finale du Traité d'amitié et d'arbitrage avec la France, que Marinković va signer à Paris en novembre. Il en profite pour attirer l'attention de son ministre sur le cas de la princesse Sarka Karadjordjević, qui, survivant à ses deux fils, vit désormais dans des conditions de plus en plus réduites, le roi Alexandre ayant mis fin à la pension qui lui était versée. Marinković lui rend visite à Paris, et parvient à obtenir du roi le renouvellement d'une pension.

Si SP II semble avoir pu maintenir l'estime tout à la fois du roi Pierre, du prince Georges et des Karadjordjevićs parisiens, le roi Alexandre, une fois roi, est moins indulgent. En 1928, le poste de consul général à Trieste est vacant. Il s'agit en fait d'un poste purement politique qui sert aussi à observer les préparatifs militaires italiens sur la frontière. Il a été promis à Ivan Vukotić, conseiller de légation à Budapest et parent de la maison royale de Monténégro, donc vaguement parent du roi. L'Etat-major général exige un diplomate avec plus de compétence en matière militaire, et suggère Momčilo Jurišić-Šturm. Pavlović est chargé d'en informer Vukotić et de lui expliquer les raisons. Il lui propose le consulat général de Bucarest. Mécontent et interprétant l'explication comme signifiant un manque

de confiance de la part de l'armée, donc du souverain, Vukotić, se prévalant de sa qualité de parent monténégrin, se fait recevoir par le roi. Il lui demande directement s'il est exact que Trieste lui a été refusé parce que le souverain n'avait pas confiance en lui. Questionné par Alexandre, il ajoute qu'il tient cette information de Pavlović.

Alexandre se fâche. Il exige de Marinković la mise à la retraite de SP II, qu'il connaissait pourtant depuis le temps où il se rendait à Paris comme prince héritier. Il avait même apprécié la façon dont Pavlović s'était occupé du prince Georges, et lui avait donné, « en signe d'amitié », une épingle de cravate précieuse. Il en avait profité pour essayer de se mêler, après la nomination de SP II et par son intermédiaire, de désignation de diplomates. Pavlović en avait toujours référé à son ministre. Marinković dit à Alexandre qu'il ne croit pas que SP II ait pu dire cela à Vukotić, mais qu'il se renseignera. Le roi ne démord pas. Marinković et Pavlović en discutent entre eux. Ils se demandent quelles sont les véritables intentions du roi. Ils en viennent à croire que l'affaire Vukotić ne pourraient être qu'un prétexte. Alexandre voudrait se débarrasser de deux ministres démocrates de la tendance de Ljubomir Davidović – Milan Grol et Petar Marković – à l'occasion d'une reconstruction du gouvernement. Si le monarque n'a pas confiance en SP II, Marinković se dit qu'il doit lui-même se démettre. Pavlović l'en dissuade, car il pense qu'il s'agit de la part d'Alexandre d'un prétexte pour se débarrasser aussi de Marinković et de faire tomber le gouvernement. C'est la dernière année du régime parlementaire, auquel le roi mettra fin le 6 janvier 1929, en suspendant la Constitution. Marinković tente de lui faire voir raison, mais en vain; pour Alexandre, il s'agit de sa parole contre celle de Pavlović. Ainsi prend fin la carrière de SP II, par décret du 3 mai 1928. Il n'a pas 50 ans.

La surprise est grande, à Belgrade, au ministère, dans le corps diplomatique, mais aussi à Paris, au Quai d'Orsay, car on ne peut pas révéler que Pavlović a été mis à la retraite sur la demande expresse, pratiquement sur ordre du roi. Le gouvernement français, par son représentant à Belgrade, le ministre Naggiar, lui offre le poste, alors vacant, de ministre de Monaco à Rome, soit l'équivalent d'une retraite agréable dans la Ville éternelle. Il veut ainsi manifester son intérêt. Il lui propose aussi d'être membre de la Commission de gouvernement du Territoire de la Sarre. En vertu du Traité de Versailles, le territoire est administré par une commission de gouvernement, représentant la Société des Nations, composée de cinq membres nommés par le Conseil de la SdN, dont trois ressortissants de pays autres que la France et l'Allemagne. SP II refuse les deux offres et reste à Belgrade. Ami de la France, ayant passé 16 ans de sa vie à Paris – à trois reprises entre 1897 et 1920, comme étudiant et comme diplomate, il est porté à la présidence de la Société des Amis de la France, et de l'Amicale des Anciens des lycées et facultés de France. Il participe aux travaux de l'Alliance française, qui lui décerne en 1935 une grande médaille d'argent. Il obtient les Palmes académiques. Il préside la Société yougoslave pour la paix par le respect des traités de paix, le Rotary Club de Belgrade et le district yougoslave du Rotary. Il est membre de

plusieurs conseils d'administration. Décoré de la Légion d'honneur, dont il est devenu tour à tour officier, commandeur et grand officier, il en portera l'insigne à la boutonnière jusqu'à sa mort – sous l'occupation allemande et sous le régime communiste.

En 1931, trois ans après sa mise à la retraite, à l'occasion du bal de la Cour en janvier, puis du mariage de son fils Kosta en avril, le roi Alexandre semble vouloir se rattraper par des gestes. Au bal, Stevan Pavlović et sa femme sont invités dans le salon et à la table du roi et de la reine. Le roi se fait ensuite représenter au mariage de Kosta (KP II), le fils aîné de Stevan. Après l'assassinat d'Alexandre, le prince-régent Paul propose de réintégrer SP II, qui n'a pas vraiment envie de reprendre du service. Non sans ironie, il pose des conditions qu'il sait inacceptables: il accepterait de reprendre le poste de secrétaire général ou d'être nommé ministre à Paris. Le prince Georges ne lui a pas tenu rigueur des événements de Paris. Après la guerre, il s'installe dans la même rue Gospodar-Jevrem, à quelques maisons de distance, et vient voir les Pavlović (qui sont le plus souvent à l'étranger), mais plus encore leur jardin l'été, pour y prendre l'air avec son chien – jusqu'en novembre 1922, lorsqu'il est interné à Belgrade sur ordre de son frère. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, SP II sera pris comme otage par les autorités militaires d'occupation allemandes, en novembre 1941, comme francophile et président des Amis de la France. Il passera 23 jours au camp de Banjica. Il meurt à Belgrade en 1970, à l'âge de 93 ans

### Les débuts dorés du dernier des fonctionnaires

Né à Belgrade en février 1905, Kosta St. Pavlović (KP II) suit ses parents à Salonique et à Paris. Il passe son baccalauréat à Belgrade où il s'inscrit à la Faculté de droit. Son professeur de droit constitutionnel y est Slobodan Jovanović, dont il sera plus tard le chef de cabinet, lorsque ce lointain parent présidera le gouvernement royal yougoslave en exil à Londres au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Il traduit en serbe *L'Europe et la résurrection de la Serbie : 1804-1834* de Jakšić, dont l'édition belgradoise paraît en 1927. Le nom de l'étudiant traducteur n'y figure pas; les aînés à l'époque n'avaient pas l'habitude de reconnaître l'aide qu'ils avaient reçue de leurs cadets. Pendant les vacances, KP II se rend à Bucarest chez ses parents. Avec sa licence en droit, il prépare l'examen d'Etat pour le service diplomatique. En février 1928, à l'âge de 23 ans, il entre au Ministère comme attaché stagiaire (*pripravnik*). Son père est encore secrétaire général. Le ministre Marinković le prend comme secrétaire particulier. Bientôt il accompagne sur le terrain, en tant que secrétaire, la commission mixte chargée de délimiter la frontière entre la Yougoslavie et la Grèce. Plus tard dans l'année, il est attaché aux maréchaux Franchet d'Esperey et Lord Milne, qui sont venus assister aux célébrations du dixième anniversaire de la rupture du front de Macédoine. Nous sommes à l'automne de 1928, à quelques mois de l'abrogation par le roi Alexandre

de la constitution de 1921. SP II n'est déjà plus secrétaire général aux Affaires étrangères.

Marinković en conserve cependant le portefeuille dans le gouvernement du général Živković nommé par le roi le 6 janvier 1929 après l'abrogation de la Constitution. En septembre, KP II se rend pour la première fois officiellement à l'étranger; il accompagne son ministre à Genève, à l'Assemblée de la Société des Nations, où l'on discute du projet Briand de fédération européenne. Il est très impressionné par l'homme politique français, à qui Marinković le présente. A l'occasion d'une visite de Briand à Marinković, à l'hôtel Beau-Rivage, en attendant l'arrivée du ministre yougoslave, Briand explique au jeune secrétaire sa technique oratoire. Dans son journal, KP II note aussi l'épisode, en Conseil de la SdN du 18 septembre, où Briand s'ennuie, s'endort, se réveille brusquement et chuchote fort à son voisin, le diplomate et sénateur italien Scialoia – « Vous souffrez d'insomnie? »

De retour à Belgrade, il note les bruits qui courent au sujet d'une transition possible vers un régime parlementaire contrôlé, où l'on créerait trois partis politiques: un « Centre yougoslave » (sous le général Živković), une « Droite agrarienne » (sous Marinković) et une « Gauche socialiste » (sous le syndicaliste Topalović). Un an plus tard, à l'automne 1930, il note encore qu'il entend parler de plans que ferait le roi derrière le dos de Marinković. Il passe l'écrit de l'examen d'Etat avant d'accompagner son ministre à Athènes en décembre. C'est à cette occasion qu'il rencontre Venizelos pour la première fois et qu'il reçoit sa première décoration, la IV<sup>e</sup> classe de l'Ordre du Phénix hellénique.

L'année 1931 commence avec ses fiançailles et l'oral de l'examen d'Etat. Sa fiancée est Maria (Mara, 1907-1986), la fille de Stevan Djukić (1877–1933), dont le père Kosta était venu de Bosnie à Belgrade, où il s'était enrichi dans le commerce du bois. Stevan Djukić, fils unique, a dépensé plus qu'il n'a fait fructifier son héritage, mais n'en est pas moins devenu trésorier général de la Banque nationale. En 1906 il a épousé Ružica (Ruža) Djordjević (1884–1971), la sœur d'un ami intime, dont la famille, arrivée de Grèce à Belgrade à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'est enrichie dans le commerce, l'immobilier et l'industrie. L'union, qui a eu lieu malgré les Djordjević, s'est défaite au bout de quelques années. Stevan Djukić a fait les deux guerres balkaniques et la Grande guerre en Macédoine. Les conjoints se sont déjà séparés. Ruža a passé la guerre à Belgrade sous occupation austro-hongroise avec leur fille. La paix revenue, elle a mis sa fille au pensionnat à Genève, où Mara a aussi fait des études au Conservatoire de musique. Après la guerre, Ruža a rencontré un autre ami de son frère, Tihomir Panić, qui s'occupe de commerce extérieur et de banque; il deviendra membre du Conseil d'administration de la Banque nationale et consul général honoraire de Lettonie. Ayant obtenu le divorce en 1923, Ruža a épousé Panić à l'église orthodoxe serbe de Vienne, en 1924. Diplômée de l'Ecole supérieure de piano de Genève en 1926, Mara a passé ensuite une année en Angleterre.

Ses examens passés en février, KP II est nommé attaché (2<sup>e</sup> groupe, 1<sup>ère</sup> catégorie), et se marie à Belgrade en avril 1931. Son ministre Marinković et ses collègues du ministère assistent au mariage. Le roi s'est fait représenter. Après un

voyage de noces qui mène le jeune couple au Proche Orient, d'Athènes au Caire en passant par la Terre Sainte, KP II reprend ses fonctions. Dans son journal, il note que la promulgation d'une nouvelle constitution, octroyée par le roi en septembre 1931, s'est faite derrière le dos de Marinković, alors qu'il était à Genève pour l'Assemblée annuelle de la SdN. Le ministre est mécontent. Il se plaint que les discours qu'il a prononcés dans sa circonscription à la veille des élections de novembre qui suivent la promulgation de la constitution « octroyée », ont été censurés avant d'être publiés. KP II note dans son journal que l'année qui s'achève a été des plus difficiles d'un point de vue politique. Pourtant, sur le plan personnel, il s'est marié. Il est très occupé par son poste auprès de Marinković qu'il accompagne sans cesse, non seulement à la SdN à Genève, mais à des conférences et des visites à La Haye, Paris, Montreux, Lausanne, Prague, Varsovie, Bucarest, Athènes. Il accompagne aussi Marinković, qui souffre de tuberculose, lors de cures qu'il fait en montagne, à Davos, ou en Yougoslavie, à Bled et Divčibare.

Au début de 1932, à l'occasion du remaniement du gouvernement Živković, on pense que Marinković pourrait ne pas retrouver les Affaires étrangères. KP II le trouve mécontent. Le budget de son ministère a été réduit de 8 millions de dinars. En fait, c'est Marinković qui, en avril, est chargé de reconstruire le gouvernement. « On sent un sentiment de soulagement général. Les gens respirent plus librement. Chacun ose dire ce qu'il pense », écrit son secrétaire, mais cela ne dure pas. Marinković démissionne au bout de trois mois et se retire de la vie politique. KP II se retrouve en juillet avec un nouveau ministre, Bogoljub Jevtić. Il ressent le manque de confiance et demande un transfert. Il est nommé à la section Italie du département politique, sous son ami et témoin de mariage Aleksandar Avakumović, mais avant d'entrer dans ses nouvelles fonctions, il prend ses premières vacances véritables depuis qu'il est aux Affaires étrangères, à Bled et à Hvar. Son premier enfant, un fils Stevan, naît en 1933.

A l'automne de cette année, le gouvernement est de nouveau en crise. KP II écrit dans son journal que, pressenti pour la présidence, Uzunović conseille au roi de reprendre Marinković, qui pose ses conditions: liberté de choisir ses ministres et collaborateurs, élections libres, libéralisation générale du régime, discussion ouverte de la question croate avec les représentants politiques de la Croatie. Le roi refuse et revient à Uzunović, qui forme un nouveau gouvernement en janvier 1934. Pourtant, Marinković demeure en quelque sorte « en réserve du Royaume ». A l'occasion de la visite du roi et de la reine de Bulgarie à Belgrade, en décembre 1933, au dîner qui leur est offert au palais, Marinković occupe la première place à table après les souverains et les princes royaux. En mars 1934, KP II obtient un congé. Ostensiblement, il se rend avec sa femme à Naples et à Capri. En fait, il est chargé d'aller voir Dučić, le ministre de Yougoslavie à Rome, chez qui il se rend tant qu'ami de famille, pour lui expliquer certaines choses de vive voix concernant les accords de Rome et les conventions de Nettuno, car le poète diplomate montre déjà des signes de sénilité intellectuelle. Le 9 octobre, le roi Alexandre est assassiné à Marseille. KP II est détaché auprès du Protocole à l'occasion de l'organisation des

funérailles à Belgrade, le 18 octobre 1934. Il est chargé des représentants étrangers du plus haut niveau.

### **Bruxelles et, surtout, Bucarest encore**

En août 1935, il obtient son premier poste à l'étranger – secrétaire de légation à Bruxelles (et Luxembourg, car le ministre est aussi accrédité auprès de la grande-duchesse de Luxembourg), sous le ministre Dragomir Kasidolac. Il passe moins d'un an à Bruxelles, où la cour et le corps diplomatique portent le deuil après la mort accidentelle de la reine Astrid. En mars 1936, Kasidolac, nommé ministre à Bucarest, emmène Pavlović avec lui à l'autre bout de l'Europe. Il retourne après dix ans, comme secrétaire de la légation de Yougoslavie, dans une capitale où il se rendait à l'époque où son père y était en poste. Le père, Stevan, y a fait des amis et des relations que le fils, Kosta, retrouve. Dimitrije, le deuxième fils de KP II, naît en novembre à Belgrade, mais fait ses premiers pas à Bucarest. En mai 1937, Kasidolac, nommé ministre à Londres, est remplacé à Bucarest par Dučić. Stojadinović, qui est à la tête du gouvernement yougoslave depuis 1935, trouve qu'il est devenu impossible de travailler à Rome avec le poète. Dučić s'intéresse avant tout à sa propre gloire, et ne s'intéresse que de très loin aux relations italo-yougoslaves. Le grand écrivain trouve humiliant d'être transféré de la Ville éternelle au « petit Paris » des Balkans, même s'il y retrouve le fils de son vieil ami Stevan, KP II qui va s'occuper de le ménager, et devra le plus souvent lui servir d'intermédiaire auprès de ses collaborateurs et subordonnés yougoslaves, comme auprès de ses interlocuteurs, roumains ou étrangers.

En 1938, la légation de Yougoslavie à Bucarest et la légation de Roumanie à Belgrade sont élevées au rang d'ambassades. Dučić est ainsi le premier ambassadeur de Yougoslavie. Même si le titre satisfait son orgueil, il devient de plus en plus difficile et se brouille avec ses collaborateurs. Il ne veut plus de son conseiller Avakumović, qui est un ami de Pavlović, et que l'on envoie comme chargé d'affaires auprès du gouvernement nationaliste espagnol de Franco. Au printemps 1940, le ministre Cincar-Marković trouve un stratagème pour forcer Dučić à demander sa mise à la retraite: il le nomme ministre à Madrid, en espérant qu'il refusera le poste, mais Dučić accepte. Avakumović revient alors à Bucarest afin de remplacer Dučić comme ambassadeur de Yougoslavie.

Le sculpteur Ivan Meštrović connaissait Pavlović depuis l'époque où, à Paris, il était reçu par la famille pendant la Grande guerre. En 1940, il a fait le monument équestre du roi Ferdinand de Roumanie et obtient, par l'intermédiaire de KP II, de se faire payer en francs suisses. Il le remercie par une lettre chaleureuse, écrite en caractères cyrilliques et signée « Čika Meštar » (« Oncle Meštar »), comme l'appelaient à l'époque les enfants Pavlović à Paris. Les événements se précipitent en Roumanie à partir de 1938. Les Pavlović assistent à leur suite tragique – les tentatives révolutionnaires de la Garde de fer et leur répression, la prise en main économique par le Reich, les

cessions territoriales, les assassinats, la prise de pouvoir par Antonescu, l'abdication du roi Charles II, l'occupation militaire allemande, l'adhésion de la Roumanie au Pacte tripartite, sans compter les destructions causées par le tremblement de terre de novembre 1940. Les amis roumains suivent avec anxiété ce qui se passe en Yougoslavie, où le gouvernement s'est rapproché du Reich. Ils espèrent toutefois que le pays voisin et ami parviendra à ne pas céder aux pressions d'Hitler et à maintenir son indépendance.

Ils sont déprimés lorsque la Yougoslavie adhère à son tour au Pacte tripartite le 25 mars 1941, mais deux jours plus tard, le 27, lorsque un coup d'Etat renverse la régence et le gouvernement qui ont signé l'adhésion, ils se pressent pour exprimer leur joie et leurs félicitations. Ils affluent à l'ambassade pour signer le registre. Les amis téléphonent; ils envoient des fleurs. Des graffiti apparaissent sur les murs avec « *Trăiască Iugoslavia* ». Maniu organise une manifestation étudiante de solidarité. Les journaux de Bucarest rapportent les événements avec admiration et parlent avec chaleur du jeune roi Pierre. En sortant du bureau ce soir-là, KP II et l'attaché militaire, le colonel Stropnik, retrouvent un ami roumain et le diplomate suédois Allan de Belfrage au bar de l'hôtel Athénée-Palace pour boire à l'honneur retrouvé de la Yougoslavie; les garçons refusent d'accepter des pourboires. Le même jour, le nouveau ministre de France, Truelle est reçu à déjeuner au Palais. Le roi Michel et sa mère expriment aux diplomates français leur enthousiasme pour les événements de Belgrade. « Quelle nation! Elle sait comment se défaire d'un gouvernement qui la mène à la catastrophe! » s'exclame la reine mère, et tous ces propos sont rapportés par les diplomates français à leurs collègues yougoslaves. Si une grande partie de l'opinion est enthousiaste, les hauts fonctionnaires se rendent compte que la guerre est inévitable. L'ambassadeur Avakumović est à Belgrade. Le secrétaire général des Affaires étrangères, Crețianu, téléphone à Pavlović: « Ce sera la guerre ». Dès son retour le 28, Avakumović est reçu par Antonescu, qui l'assure que « la Roumanie n'attaquera pas la Yougoslavie et ne prendra pas part à des opérations militaires contre elle ».

Les événements se précipitent alors en Yougoslavie. Dès le 3 avril, les Allemands informent Antonescu que les Yougoslaves ont l'intention de faire sauter des installations sur le Danube pour y entraver la navigation: la Roumanie est tenue de les en empêcher et de fournir une assistance militaire à l'Allemagne au cas où celle-ci doit attaquer la Yougoslavie. La réponse est évasive. Crețianu en informe Avakumović. Il assure l'ambassadeur que la Roumanie n'attaquera pas, mais il demande que la Yougoslavie n'entrave pas la navigation, pour que la Roumanie ne soit pas forcée de prendre des mesures pour l'en empêcher. Le 6 avril, le Reich attaque la Yougoslavie. Il se sert du territoire roumain comme base pour ses avions et son artillerie, et pour y envoyer des prisonniers de guerre yougoslaves. Les autorités roumaines cessent les livraisons de pétrole et bloquent la navigation yougoslave sur le Danube. La presse commence à changer de ton. Elle réclame la prise du Banat yougoslave. Pourtant, Antonescu refuse l'offre allemande d'occuper ce territoire. La population, et même les autorités locales manifestent leur sympathie

pour les prisonniers de guerre et pour le personnel survivant des avions yougoslaves abattus. Avakumović et les diplomates yougoslaves agissent auprès de personnalités roumaines (Maniu, anciens ministres, hauts fonctionnaires, dames du Palais ...) pour qu'elles fassent comprendre à Antonescu et au roi qu'une attaque contre la Yougoslavie aurait des conséquences fatales pour l'avenir des relations entre les deux pays. L'ambassadeur proteste contre le traitement infligé par les Allemands aux prisonniers yougoslaves sur territoire roumain et contre l'attitude des media. Le chef du Département politique des Affaires étrangères répond gêné: «Que voulez-vous que je fasse ? Vous devriez vous adresser aux Allemands ». Pourtant, Crețianu fait savoir à Avakumović que les Allemands s'appêtent à attaquer aussi par la Hongrie. Le 10 avril, les *oustachas* proclament à Zagreb l'Etat indépendant de Croatie; le 17 les forces armées yougoslaves capitulent. La Roumanie ayant fini par reconnaître l'Etat croate le 6 mai, le gouvernement yougoslave, déjà sur la voie de l'exil, rompt les relations diplomatiques. La note est remise par Avakumović à Antonescu le 9.

Les mêmes amis roumains – des Affaires étrangères, du monde politique, de l'Université, des professions libérales, de la presse, de la société bucarestoise – téléphonent et viennent pour exprimer leur sympathie, pour offrir leur aide, pour dire leur désaccord avec leur propre gouvernement, voire la honte qu'ils ressentent. Les lignes téléphoniques avec l'ambassade sont coupées. Le roi Michel n'a été informé que du départ de l'ambassadeur. Ayant appris qu'il s'agit en fait de la rupture des relations diplomatiques, il demande à recevoir Avakumović en audience d'adieux, pour exprimer ses regrets et pour le prier de transmettre ses vœux au roi Pierre, son cousin. Le départ du personnel de la légation de Yougoslavie, dans la nuit du 14 mai, est émouvant. Pour KP II, qui connaît bien Bucarest, où il venait chez ses parents dans les années vingt, où il vient de passer quatre ans avec sa famille, où il laisse des amis, le moment est particulièrement dur. Tout le personnel quitte la Roumanie – sauf le chancelier Novak Popović, qui reste auprès de la légation de Suisse, chargée de la protection des intérêts yougoslaves, et le conseiller Dragutin Kulmer, qui refuse de partir, car il espère pouvoir récupérer les terres de sa femme en Bessarabie, et peut-être obtenir un poste de diplomate de l'Etat croate. Partent aussi huissiers et chauffeurs, le personnel des écoles yougoslaves du Banat et de celle de Bucarest, la gouvernante suisse des enfants Pavlović, et quelques autres, dont un officier yougoslave qui s'est échappé de captivité allemande et que l'on fait passer pour un domestique. Le départ du train a lieu au milieu de la nuit, après le couvre-feu, pour éviter un grand rassemblement d'amis, qui sont pourtant venus. Officiellement, de la part du gouvernement roumain, il n'y a que le chef du protocole du ministère des Affaires étrangères. Mais sont aussi venus des diplomates étrangers, le ministre de France avec presque tout le personnel de la légation, l'ambassadeur de Grèce et ses collaborateurs, les ministres du Brésil, d'Espagne, d'Iran, du Portugal et de Suède, le conseiller de l'ambassade de Turquie, le secrétaire de la légation de Suisse... et de nombreux Roumains. L'émotion est grande.

Le lendemain matin, les Yougoslaves s'embarquent à Constanța pour Istanbul. « Nous partons pour l'émigration avec femmes et enfants, ne sachant pas ce qui nous y attend », note KP II dans son journal. Il devait écrire en 1964: « *For us the exile had begun. We did not realize at the time that it was going to last so long.* » Après un voyage qui dure de mai à décembre, 1941, par train, voiture et bateau, par le Proche-Orient, la mer Rouge, l'océan Indien et l'océan Atlantique, avec arrêts à Jérusalem (où se trouve le gouvernement yougoslave qui a quitté la Yougoslavie) et au Cap de Bonne-Espérance (qui sert de « dépôt » aux fonctionnaires yougoslaves réfugiés), les Pavlović rejoignent le gouvernement royal désormais installé à Londres avec les autres gouvernements alliés en exil. KP II est nommé chef de cabinet du président du Conseil des ministres, poste qu'il occupera jusqu'au départ de ce gouvernement pour Le Caire en septembre 1943. Il est alors transféré à l'ambassade de Yougoslavie à Londres. L'ambassadeur est Jevtić, sous les ordres duquel KP II a servi au Ministère en 1932. A Londres, il est en contact régulier avec ses collègues exilés belges, grecs, polonais, tchécoslovaques, mais surtout avec les Français libres, ainsi qu'avec les Roumains qui se trouvent en Grande-Bretagne (les anciens de la légation – Tilea, Florescu, l'amiral Dumitrescu, le commandant Iliescu; de vieilles connaissances – Georges Mavrodi, Sanda Cantacuzino...). Lorsque le dernier gouvernement royal, après l'accord Tito-Šubašić, rentre à Belgrade en février 1945 et rappelle les fonctionnaires de Londres, KP II décide de rester en exil. Il songe à aller à Paris, mais il demeure tout de même à Londres, où ceux des chefs de partis qui s'y trouvent forment le Comité national yougoslave sous la présidence de Slobodan Jovanović. Kosta Pavlović en sera le secrétaire général jusqu'en 1956, lorsque le comité cesse le combat... faute de combattants. Il gagne sa vie en donnant des leçons de français et de serbo-croate, en étant chercheur d'archives, « nègre », secrétaire-bibliothécaire. En 1957, il obtient le poste de bibliothécaire de la Bibliothèque d'études slaves, avec charge d'enseignement à la Faculté des langues modernes et médiévales de l'Université de Cambridge. Il prend sa retraite en 1972 et meurt en 1988 à Southampton.

## BIBLIOGRAPHIE

### *Archives et sources manuscrites*

- Archives de la famille Pavlowitch, Belgrade et Southampton (souvenirs manuscrits de SP II; journal inédit de KP II; correspondance et documents divers).  
 Archives d'Etat, Belgrade: Archives diplomatiques du Ministère des Affaires étrangères (Département politique PO, rapports des ministres de Serbie, rapports de Pavlović SP II de Paris 1903, 1913); Archives de Jovan Jovanović Pižon.  
 National Archives, Kew (Foreign Office FO 105/8: Consular Dispatches, Serbia, Gould à Salisbury 1879).

### *Annuaire, catalogues, publications officielles*

- Almanach de Gotha. Annuaire généalogique, diplomatique et statistique, Gotha.  
 Délégation du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes à la Conférence de la Paix, Paris 1919.  
 Diplomatsko-konsularni godišnjak za 1931. g., Belgrade 1931.

Galerija Matice srpske, *Djoka Jovaković (1861–1953), vajar i veliki dobrotvor Matice srpske*, catalogue de l'exposition 2005/2006, Novi Sad.

Istorijski arhiv Beograda (sous la dir. de Branka Prpa), *Živeti u Beogradu, 1837–1841. Dokumenti Uprave grada Beograda*, I, Belgrade 2003.

### Ouvrages

- Ljiljana, Aleksić-Pejković, *Odnosi Srbije sa Francuskom i Engleskom, 1903-1914*, Belgrade 1965.
- Branko, Lazarević, *Dnevnik jednog nikoga*, extraits in *NIN*, Belgrade 27.XII.2007.
- Andrej, Mitrović, *Jugoslavija na konferenciji mira u Parizu*, Belgrade 1965.
- \*\*\*, *Srbija u Prvom svetskom ratu*, Belgrade 1984; édition anglaise, traduction et révision, *Serbia's Great War 1914–1918*, Londres 2007.
- Jean, Mousset, *La Serbie et son Eglise (1830–1914)*, Paris 1938.
- Dobroslav-Bojko, Pavlović, *Kosta St. Pavlović, prvi načelnik Niša oslobođenog od Turaka*, in « Zbornik », 13–14, Narodni muzej, Niš 2005.
- Kosta St., Pavlović, *Vojislav Marinković i njegovo doba*, Londres 1955–1960.
- \*\*\*, *Jovan Dučić*, 1<sup>re</sup> édition, Milan 1967; 2<sup>e</sup> éd. Belgrade 2001.
- \*\*\*, *Onakvi kakve sam ih znao*, Belgrade 2004.
- K.St., Pavlowitch, *Yugoslavia and Romania, 1941*, in « Journal of Central European Affairs » XXIII/4, Boulder (Colorado) 1964.
- Konstantin St., Pavlowitch, *Le premier décembre 1918. Une étude historique de l'unification de la Yougoslavie*, mémoire présenté pour le DEA d'Etudes soviétiques et est-européennes, Institut d'études politiques de Paris, 1992.
- Stevan K., Pavlowitch, *Bijou d'Art. Histoires de la vie, de l'œuvre et du milieu de Bojidar Karageorgevitch, artiste parisien et prince balkanique*, Lausanne 1978.
- Sava, episkop Šumadijski, *Srpski jerarsi*, Belgrade 1996.
- Gale, Stokes, *Politics as Development. The Emergence of Political Parties in Nineteenth-Century Serbia*, Durham (North Carolina) & Londres 1990.